

SONY LABOU TANSI PAROLES INÉDITES

La Rue des Mouches

(comédie tragique)

Entretiens avec
Sony Labou Tansi

Lettres à Sony

Coordination éditoriale : Bernard Magnier

éditions THEATRALES



La collection Passages francophones est née d'une collaboration entre les Francophonies en Limousin et les éditions Théâtrales. Depuis plusieurs années, la Maison des auteurs de Limoges accueille en résidence des dramaturges de langue française, venus du monde entier pour écrire du théâtre. Leurs textes proposent des imaginaires aux couleurs vives et témoignent de formes nouvelles issues de cultures métissées. Véritable invitation, pour le lecteur comme pour le spectateur, à parcourir le chemin de ces écritures, cette collection veut contribuer à la présence de toutes les langues françaises sur les scènes contemporaines.

P A S S A G E S F R A N C O P H O N E S

Collection dirigée par Patrick Le Mauff et Jean-Pierre Engelbach

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD .

Les éditeurs tiennent à remercier toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce livre. Notamment : Nicolas Bissi, Victor Mbila Mpassi, Annick Beaumesnil, Théogène Karabayinga, Guy Lenoir, le Tarmac (ancien Théâtre international de langue française), Valérie Baran et Florence Douek, le Centre culturel français de Brazzaville et Christian Burgué, la *Revue noire*, Greta Rodriguez-Antoniotti et Nicolas Martin-Granel.



Couverture : Concordance(s)/Michel Delon (photo : Guy Lenoir)

© 2005, Éditions THÉÂTRALES

20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

Ce livre comporte un CD audio, collé en troisième de couverture, qui ne peut être vendu séparément.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L-335-2 et suivants.

ISBN : 2-84260-205-6

SOMMAIRE

POÈME (sans titre)	p. 7
DIX ANS DE SOLITUDE, par Bernard Magnier	p. 9
LA RUE DES MOUCHES (comédie tragique)	
• Présentation	p. 14
• Tableau I	p. 17
• Tableau II	p. 31
ENTRETIENS AVEC SONY LABOU TANSI (propos recueillis par Bernard Magnier)	
• M a vie, la vie, celle des autres	p. 47
RFI, octobre 1993	
• Je voudrais qu'on me laisse faire le théâtre pour l'humain	p. 71
Théâtre populaire romand, mai 1990	
LETTRES À SONY	
• Bernard Magnier	p. 77
• Gustave Akakpo	p. 78
• Pierre Debauche et Robert Angebaud	p. 80
• Tahar Bekri	p. 81
• Nicolas Bissi	p. 82
• Monique Blin	p. 83
• Tanella Boni	p. 85
• Jean-Marie Borzeix	p. 87
• Abdou Diouf	p. 89
• Gabriel Garran	p. 91
• Moussa Konaté	p. 92
• Guy Lenoir	p. 94
• Henri Lopes	p. 96
• Alain Mabanckou	p. 98
• Caya Makhélé	p. 99
• Nicolas Martin-Granel	p. 101
• Daniel Maximin	p. 102

• Jacques Morlaud	p. 104
• Maxime N'Debeka	p. 105
• Dieudonné Niangouna	p. 107
• Jean Loup Pivin	p. 108
• Greta Rodriguez-Antoniotti	p. 110
• Véronique Tadjó	p. 111
• Sami Tchak	p. 112
• Bruno Tilliette	p. 114
• Pierre Vial	p. 115
FULGURATIONS (poème)	p. 116
BIOGRAPHIE de Sony Labou Tansi	p. 121
BIBLIOGRAPHIE de Sony Labou Tansi	p. 125

Je suis le maître
Dans l'art de fermer
Les yeux

Je suis le maître aussi
Dans l'art de tourner
Les pages ainsi
Qu'on tourne
Le dos

Je suis le mât
Dans l'art de frapper les dents
Et quand il s'agit
D'aimer la terre

Je chausse
Le cœur de tous les vents
Oui pour aimer la terre
Je fais comme la mousson

Mais déjà
Prenez et mangez
Ceci est ma peur
De quitter le monde

« Je ne blague pas, j'ai envie de coincer la terre entre deux mots »

SONY LABOU TANSI

Dix ans de solitude

Dix ans déjà. Dix ans de solitude.

Dix ans comme un vide. Dix ans où l'on aurait aimé l'entendre et le lire. Car, ici, les *hernies* se portent bien. Pour les uns, l'état est toujours *honteux*, pour les autres, les *douleurs* n'en finissent pas, et nous avons toujours la triste « *coutume d'être fous* »...

Sony Labou Tansi était romancier et dramaturge. Il était poète, artisan des mots, provocateur et insoumis, iconoclaste et insolent, trublion de la *médiocratie* et pourfendeur des lâchetés. Il était aussi un homme de lettres. Un homme de correspondances. Et c'est dans toutes ces dimensions que nous avons voulu en retrouver la trace. Forte, belle, fulgurante, brute et brutale. Avec cette « éhontée façon » de culbuter la syntaxe, de se jouer de la grammaire, d'inventer les mots, de les tordre, de les contraindre, de chatouiller l'épithète, de « *chausser un verbe qui nomme notre époque* ». Et elle en a bien besoin, notre époque !

Dans ce recueil : une pièce inédite, *La Rue des Mouches*, la première représentée en France par sa troupe, un poème et des *Fulgurations*, deux heures d'entretien enregistrées dans les studios de RFI, un après-midi d'octobre 1993...

À côté de ces mots, des témoignages, des lettres et des poèmes commandés à quelques-uns des proches de Sony Labou Tansi, à son intention, comme pour suggérer la filiation, vaincre l'oubli, congédier l'absence.

Comme pour retrouver l'œuvre engageante, extravagante et luxuriante. Comme pour esquisser le portrait d'un artiste, avec ses fièvres, son rire, ses farces et ses outrances, avec ses masques, ses silences et ses emportements.

Comme autant de *Paroles inédites* afin d'inviter à la lecture, afin de retrouver celui qui aimait à célébrer la vie, défier la mort, être humain, très humain sans doute.

BERNARD MAGNIER

Je voudrais franchement
qu'on me laisse faire le
~~de~~ théâtre pour l'humain.

Sony Labou Tansi

LA RUE DES MOUCHES

Comédie tragique

À tous les fous de La Peau cassée
À tous ceux qui voient venir un autre monde

Avertissement

Cette pièce s'inscrit dans le cadre d'un théâtre vieux comme le monde kongo, le kingizila ou théâtre de la guérison. Il consiste à donner un rôle à jouer dans une histoire créée à un malade, dans l'unique but de le guérir. L'histoire peut connaître quelques improvisations.

Ici le malade à guérir est le fou Adiabanko, cadet du seigneur Amalfet, ami des Kuta. Je prends l'histoire à la neuvième séance. Les actes posés sont vrais, ainsi que le texte conçu.

Cette pièce est une comédie musico-tragique qui montre un monde à la recherche de son vrai visage. Entre le domaine des Amalfet et celui des Kuta trône la noire rue des Mouches, domaine du fou Adiabanko, où tous les rêves de haine ou d'amour viennent se briser comme d'étranges œufs. Le seigneur Kuti-Kuta (« tais-toi la chouette ») n'aime pas son voisin d'en face, le seigneur Amalfet. Il lui envoie les mains du fou Adiabanko pour l'empêcher de construire une usine dans la zone protégée de Kuta. Qui donc a mis le feu à l'immense bibliothèque du seigneur Amalfet ? Les mains du fou sans doute. Les magnifiques mains de la rue des Mouches. Le seigneur Amalfet qui ne veut pas survivre à ses quinze mille livres se pend. Pour savourer ce qu'il prend pour une victoire, le seigneur Kuta organise une grande fête. Danses, bouffes, beuveries... Sans y être invité, le mort fait planer son ombre sur la fête. Une ombre rude, insaisissable, intransigeante, qui pousse le seigneur Kuti-Kuta au bord de la rue des Mouches, c'est-à-dire dans le domaine du fou. Pour ceux qui connaissent l'Afrique, je mets Brazzaville en face de Kinshasa. Entre les deux, le fleuve Kati qui pense. De toute manière, l'avenir c'est demain. Nous jouons la carte maîtresse. La rue des Mouches vient s'asseoir à sa façon entre l'Europe et l'Afrique : l'une tient dans ses mains la vérité, l'autre l'avenir. On ne peut plus être « l'autre ». On n'a même pas intérêt. Le problème reste « comment gérer la différence » au meilleur profit de l'homme. Nous avons apprivoisé l'atome. Cela s'appelle technologie. Comment apprivoiser la bête en nous ? Et qui s'appelle survie. L'art ne rend pas les hommes meilleurs, il fait mieux : il les aide à habiter le doute.

La Rue des Mouches est bien entendu l'histoire un peu étroite de trois haines coincées entre deux amours. Adiabanko le fou mène le jeu de l'amour, sachant que la haine aussi fait l'homme. Laoudia et Essaine jouent de son côté. Messaine, Amalfet, Kuti-Kuta, la foule jouent le jeu de la haine. Or les proverbes kongo l'ont dit : « La haine a pour racines la peur et l'ignorance ». *N kabu keti kula, mwanzi bunkuta bwa ya zoba*. Ne te cache pas derrière ta race, ne te cache pas derrière ton village, ne te cache pas derrière tes dieux : viens avec nous construire la vie, viens construire l'homme. Curieuse manière de parler d'une pièce. Elle est ma lecture à moi. D'autres yeux liront d'autres choses et verront au milieu de la rue des Mouches ce que voudront leur montrer leur culture, leur instruction, leur sensibilité, leurs fantasmes, leurs espoirs. Et comme nous disons chez nous : *M bambo keti bambo* : le nez et les oreilles n'entendent pas la même chose.

S.L.T.

PERSONNAGES

AMALFET, négociant, adversaire inconditionnel de la maison des Kuta

ESSAÏNE, domestique de la maison des Kuta

LAOUDIA, épouse de Kuti-Kuta

KUTI-KUTA, propriétaire terrien, adversaire juré de la maison Amalfet

MESSAÏNE, épouse du seigneur Amalfet

LE FOU DU COIN

LA FOULE

La création mondiale de La Rue des Mouches a eu lieu à Eymoutiers (Haut-Vienne), dans le cadre du festival de la Francophonie, le 11 octobre 1985. Mise en scène : Sony Labou Tansi et Pierre Vial, assistant : Pascal Nzanzi, décor : Émile Mokoko, costumes : Motosé Akanati et J-M. Henin Bobo, régie : Victor Mbila Mpassi.

Avec : Édith F. Baghamboula/Julienne Mbandou (Lacudia), Simone Bakoua/Marie-Léontine Tsiminda (Messaine), Nicolas Bissi (Essaine), Georges Boussi (Amalfet), Jonas Dian Dahan (première voix), Éric Mampouya (seconde voix), Michel M'atondo (Osembro), Joseph M'issakidi (Adiabanko), Victor M'pene M'alele Louya (Kuti-Kuta), Édith F. Baghamboula, Simone Bakoua, Georges Boussi, Jonas Dian Dahan, Éric Mampouya, Michel M'atondo, Julienne Mbandou (Le Chœur).

TABLEAU I

Scène 1 – *Prologue*

Il y a deux camps. Chaque personnage est dans son camp, à sa place, arborant ses couleurs, je veux dire les couleurs de sa maison mère : on est un Amalfet, auquel cas on arbore le bleu électrique, ou bien l'on est un Kuta pour arborer le blanc lunaire. Quand on est un Amalfet, on doit naturellement rester devant la villa du seigneur de ce nom, et un Kuta ne rôde qu'autour de la ville des seigneurs Kuta. Entre les deux domaines trône l'intraitable rue des Mouches, pavée de pierres noires, d'un noir blond. Lentement les personnages se mettent à semouvoir avec des airs de sentinelles. Tous se mettent un imperméable, rouge pour les Kuta, bleu pour les Amalfet. Ils éternuent tous à tour de rôle, ils toussent, ils se grattent, puis se mettent à bouger comme des machines. Bientôt tous se mettent à chanter ce même couplet :

Ne nous demande pas
 Qui nous sommes :
 Nous sommes
 Enfermés
 Dans cette haine
 Nous sommes
 Les enfermés
 De la génération cinq
 Enfermés
 À cent tours
 Pour cent jours
 On nous dicte
 Nos espoirs
 Et nos vies
 Ne demande pas
 Qui nous sommes
 Ouvre bien les yeux
 Et tu verras
 Que nous sommes
 Faits de paresse et de toi –
 Nous dévastons la mort

Et l'amour

Et la peur

Au musée des mensonges

Le gaspillage

Continue –

Au musée des mensonges

La victoire

Est aux loups –

Bis

Long silence.

Messaïne sort de chez les Kuta : elle arbore une longue robe de soie blanche ; la robe traîne dans la poussière noire. Messaïne arrive au milieu de la rue des Mouches. Tous les yeux la regardent. Silencieux.

MESSAÏNE. – (en crise) Ne me demandez pas qui je suis : je suis moi.

Silence. Elle traverse la rue des Mouches et disparaît chez les Amalfet. Sire Kuti-Kuta apparaît au seuil de sa villa. Messaïne lui apporte son thé. De l'autre côté de la rue, le seigneur Amalfet fait son apparition. Il est en pyjama brodé doré.

AMALFET. – (il chante)

Vache-moi fort

Vache ton tour

Je vacherai e e e e !

À mon tour

À mon jour

À mon saoul

Vache ma tête

Vache mes pieds

Mais je te vacherai

À mon cours

À mon jour

À mon saoul –

KUTI-KUTA. – (après un rire, il chante)

Un vieux machin

Tout menu

Tout machin

Un vieux vieux vieux

En clair je voudrais dire
qu'un jour très proche les occiden-
taux seront désabusés et arrêteront
de se croire seuls au monde. Il ver-
ront clairement que l'univers et
l'homme sont plus grands qu'ils
ne les voient aujourd'hui.

**ENTRETIENS AVEC
SONY LABOU TANSI**

Propos recueillis
par Bernard Magnier

MA VIE, LA VIE, CELLE DES AUTRES¹

ENTRETIEN AVEC SONY LABOU TANSI

Propos recueillis par Bernard Magnier

BERNARD MAGNIER ■ Pour commencer cet entretien et afin de faire mieux connaissance avec vous, pouvez-vous nous parler de votre enfance? En 1947, à Kimwanza, là commence votre histoire...

SONY LABOU TANSI ■ D'abord, il faut dire que c'était, à l'époque, le Congo belge – moi, j'aime bien ce mot, « Congo belge » –, dans un village au bord d'une rivière, la Loya. Un village qu'il fallait quitter pour aller à l'école à trois kilomètres, tous les matins. Et dès la première année, faire le calcul, ce qu'on appelle les mathématiques aujourd'hui, en langue congolaise, en kongo. Et puis on apprenait bien sûr un peu les Évangiles, enfin disons le catéchisme. Je me souviens aussi que l'école était à la charge à la fois des maîtres et des élèves. C'est nous qui allions chercher la paille pour faire les toits, c'est nous qui allions chercher les rameaux pour construire les murs. Je me souviens aussi que j'étais avec ma grand-mère et ma mère qui ne voulaient pas que je monte aux palmiers. Ensuite, qu'est-ce qu'on faisait d'autre? On traversait la rivière, le matin comme le soir. On était tout petits, et il fallait nager parce qu'il n'y avait pas de pont, il y avait juste un morceau de bois qui était placé au-dessus de la rivière et il fallait passer dessus, mais quand il y avait trop d'eau, il fallait nager.

Ensuite, votre scolarité s'est poursuivie plus loin...

Après, il a fallu quitter Kimwanza pour aller à l'école du « premier degré », comme ils disaient, à l'école régionale de Mbanzalele. C'était plus loin, et il fallait y rester toute la semaine. On partait le dimanche soir et on revenait le samedi après-midi et il fallait amener sa « ration ». On avait du manioc, des patates, des tubercules, des provisions pour une semaine. Parfois ça ne suffisait pas, alors on formait un groupe de quatre ou de cinq, on mettait la nourriture ensemble et on partageait pour que ça dure toute la semaine. Mais parfois on finissait avant, et le vendredi, on avait tendance à revenir un peu à la source, au village, mais ça faisait quand même quelque chose comme treize kilomètres... C'était donc un autre éloignement. Et puis, bien sûr, il y avait les maîtres qui étaient différents. Les premiers, ceux de l'école du premier degré, c'étaient des gens qu'on connaissait,

1. Retranscription de l'entretien réalisé dans les studios de RFI le 26 octobre 1993, reproduit sur le CD accompagnant ce livre.

presque des parents, et puis là, c'étaient un peu des étrangers. Et il y avait la chicote quand on n'apprenait pas ses leçons. Et les dortoirs. Les dortoirs, ça aussi, c'est une chose terrible! Et puis, là aussi, il fallait prendre en charge l'école. Après le travail scolaire pendant la matinée, les après-midi, c'était le travail manuel, parce que c'est nous qui construisions les bâtiments, c'est nous qui réparions, c'est nous qui faisons tout.

Et ça a duré jusqu'à quelle classe?

Six ans, jusqu'à l'école protestante de Soundi Loutete, puis après j'ai arrêté parce que tout était fait en langue locale et mon oncle m'a dit : « Il ne faut pas aller à l'école pour ne rien apprendre, il vaut mieux que tu viennes au Congo français, où on apprend le français. » Alors ils sont venus me chercher et ils m'ont mis au cours moyen.

DE L'AUTRE CÔTÉ DU FLEUVE

Cette fois-ci à Brazzaville?

Non, au Congo français mais dans le village de ma mère, enfin à treize kilomètres du village de ma mère. Parce que mon père était du Zaïre et ma mère est du Congo – elle vit encore. C'était une école catholique. Je suis sorti d'une école protestante pour entrer dans une école catholique.

Vous passiez aussi d'un pays à un autre.

Voilà. Et puis d'une langue à une autre. Et avec le latin en plus, parce que dans les écoles catholiques, toutes les messes se faisaient en latin. Je découvrais le **G loria**, le **C rudo**. Je trouvais ça bizarre. Je suis allé au cours moyen et, bien sûr, je faisais énormément de fautes d'orthographe. J'écrivais phonétiquement. J'avais un ami qui venait de Brazzaville, lui quittait la ville pour venir au village, et moi je quittais mon pays. On était un peu deux étrangers, alors on est devenus amis et on a travaillé ensemble, surtout pour l'orthographe, le français. Et puis il y avait aussi mon oncle qui était catéchiste, chez qui je rentrais tous les soirs. Là, les treize kilomètres, on les faisait chaque jour! Le matin, vous vous levez à cinq heures et en courant, avec des cerceaux, vous allez à l'école, et puis le soir, à dix-sept heures, l'école s'arrête, parfois plus tard, dix-huit heures, et vous repartez.

Vous aviez quel âge, à ce moment?

Je ne sais pas trop : douze ans, treize ans, par là. J'y suis venu trop tard. C'est-à-dire que les années que j'ai faites au Congo belge, j'aurais pu les faire dans cette école, mais là j'ai commencé au CM1 et j'ai fait le cours moyen première et deuxième année, et puis j'ai passé un concours pour aller au collège. Je suis allé à Boko, à soixante-quinze kilomètres, c'était encore plus loin! Mais là, on était

LETTRES À SONY

LETTRE DE BERNARD MAGNIER

Sony salut,

Tu écrivais beaucoup. Avec toi, la page blanche avait du mal à le rester.

Depuis que tu es parti, les petits cahiers à carreaux ont perdu l'un de leurs plus fidèles clients. Les postes internationales regrettent aussi tes envois divers. Tu aimais ces morceaux d'éphémères, tous ces mots de passe adressés par amitié ou par agacement, ces petites complicités du bout du monde, ces cartes postales aux adresses approximatives, ces lettres envoyées aux amis, aux intimes et celles, ouvertes, que tu adressais aux puissants, aux « riches », aux « intellocrates de la médiocratie parlementaire », à François Mitterrand « candidat humaniste aux élections françaises », au général de Gaulle « sous couvert de François Mitterrand » ou bien même à Dieu !

Ces courriers sont pour beaucoup demeurés... sans réponse. Alors nous avons pensé, dix ans après ta mort, demander à ceux qui t'ont bien connu ou qui t'ont beaucoup lu de t'adresser à leur tour, une lettre, un poème, un clin d'œil, un signe d'amitié, une connivence, un reproche ou une envie.

Nous n'avons pas pu (pas su) tous les joindre, certains ont décliné l'offre, par pudeur, par timidité ou parce qu'ils se pensaient incapables de répondre à une telle demande.

Voici ces lettres, croisées à tes mots, à ta voix.

BERNARD

Bernard Magnier, journaliste, dirige la collection *Afriques* aux éditions Actes Sud et a réalisé plusieurs entretiens avec Sony Labou Tansi.

J'essaie également d'aider
mes pays à vouloir vivre la liberté
et la tolérance, persuadé que l'avenir
de ~~mon~~ l'homme appartient à ces
valeurs. Et bien sûr au métissage
étatique, culturel et physiologique
La balourdise de race pure, de
culture pure ou vierge cédera le
pas à l'idée d'une culture de
l'Homme, lieu de la vie et de
sa transcendance